

ESSAI

Julia Kristeva



Seule une femme

Préface de Marie-Christine Navarro

 *l'aube*

Extrait de la publication

SEULE UNE FEMME

La collection *l'Aube poche essai*
est dirigée par Jean Viard

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

© Éditions de l'Aube, 2013
pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0743-9

Julia Kristeva

Seule une femme

Préface de Marie-Christine Navarro

éditions de l'aube

Extrait de la publication

Du même auteur (extraits):

Le Génie féminin: la vie, la folie, les mots. Hannah Arendt,
Fayard, 1999

Le Génie féminin: la vie, la folie, les mots. Melanie Klein,
Fayard, 2000

Le Génie féminin: la vie, la folie, les mots. Colette, Fayard,
2002

Meurtre à Byzance, Fayard, 2004

Notre Colette, Presses Universitaires de Rennes, 2004

L'Amour selon Colette, Plein Feux éditions, 2005

La Haine et le Pardon, Fayard, 2005

Le Corps, le Sens, Seuil, 2007

Thérèse mon amour, Fayard, 2008

Leur regard perce nos ombres (avec Jean Vanier), Fayard, 2011

Et, chez le même éditeur:

Au risque de la pensée (avec Marie-Christine Navarro),
2001; l'Aube poche, 2006

Micropolitique, 2001

Chroniques du temps sensible, 2003

Colette. Un génie féminin, 2004; l'Aube poche, 2007

Ouvrages de Marie-Christine Navarro (extraits):

Itinérance (avec Edgar Morin), Arléa, 2003

Mémoire confite, Fayard, 2003

Une femme déplacée, Fayard, 2007

Préface

Cela fait de nombreuses années que je suis en compagnonnage avec Julia Kristeva, depuis ce jour où je suivis son cours de sémiotique à la Sorbonne Nouvelle, jusqu'à aujourd'hui où nous travaillons ensemble à notre deuxième livre aux éditions de l'Aube. J'étais alors en train de faire une maîtrise sur « Le rôle du signifiant chez Lautréamont ». Je revois Julia Kristeva, ses cheveux bruns noués en queue-de-cheval sur la nuque, son sourire désarmant, ses longues jambes visibles de chaque côté des fentes de la jupe droite faussement sage, j'entends sa voix claire, un accent imperceptible venu d'ailleurs, la belle étrangère, ses démonstrations étincelantes, tout cela allié à un charme auquel se laissaient prendre filles et garçons qui se pressaient chaque semaine à son séminaire. C'était avant qu'elle n'opère sa mue, ou plutôt ses mues successives, les cheveux courts, la coupe asymétrique, le saut dans la psychanalyse. Je lui avais proposé d'opérer une étude critique de certains concepts qu'elle était en train d'inventer, appliqués à la lecture des textes fondamentaux de la littérature française, Artaud, Mallarmé

entre autres. Elle y avait consenti aussitôt avec beaucoup de gentillesse et une ouverture d'esprit, une curiosité dont elle ne s'est jamais départie. Déjà, tous les éléments du cocktail kristévien étaient en place, une femme d'esprit, certes, mais qui n'avait nullement l'intention de renoncer au charme qu'elle exerçait tant sur les têtes que sur les corps, qui savait déjà que la passion des mots s'articule inlassablement à celle de la chair, soucieuse de sa liberté, proclamant avec fougue que « si une femme avait une chose à perdre, ce n'étaient que ses chaînes », mais pleinement consciente de sa singularité, à la lisière du courant féministe, des structuralistes, du lacanisme, de tous les systèmes prêt-à-penser, dont elle se jouait tour à tour pour échafauder une œuvre bien à elle, novatrice et toujours en métamorphose.

Ce sont précisément les thèmes dont il est question dans Seule une femme, qui peut et doit se lire dans plusieurs directions. Seule, comme seule une femme peut être seule, face à son irréductible singularité, seule face au défi inlassable que constitue la maternité (biologique ou/et cérébrale) en chacune, seule encore dans la création, dans ce qu'elle a à dire, elle, et nulle autre qu'elle, à la place de nulle autre, loin des meutes et de tous les communautarismes. C'est dire que LA femme n'existe pas, et qu'il faut sans cesse articuler le féminin à la féminité qui échappe et excède les poncifs à l'œuvre sitôt qu'on se prend à penser la condition des femmes, et plus encore leur psychè. « Étrangez-vous à vous-mêmes, en vous-mêmes »,

répète Julia Kristeva aux femmes qui la lisent et s'interrogent sur leur place et leur devenir dans ce XXI^e siècle qui s'annonce dans et par le chaos.

Trois axes ont été retenus. Le premier, « Au jour le jour », regroupe des articles disséminés dans des revues, dont le mensuel Femme qui n'existe plus, écrits à la fin des années 1980, contemporains de la grande secousse qui ébranla les repères du monde, et singulièrement l'Europe, la chute du mur de Berlin. Julia Kristeva y tient une chronique qui remplace avantageusement la rubrique du courrier du cœur chère aux magazines dits féminins. Elle y évite à la fois les pièges du cœur et du sexe, fait l'éloge du savoir et de la curiosité face à l'injonction mortifère et consumériste du tout-jouir, plaide pour le droit à la tristesse, réaffirme sa défiance vis-à-vis du culte de la différence, nouveau dogmatisme de la fin du XX^e siècle dont les errances jaillissent en gerbes de sang dans les attentats terroristes – déjà et encore! – sur les écrans de télévision, redit sa dette à la psychanalyse freudienne, cet apprentissage de la liberté, cet exercice irremplaçable de la parole qui, contre la paresse mentale en vogue, ouvre la voie vers l'Autre. Les femmes auxquelles ces articles s'adressent se disent certes libérées, économiquement et érotiquement, mais elles ne sont dispensées ni de penser, ni de se méfier des modèles contemporains qui sont autant de figures de nouveaux asservissements, ces machines performantes et lisses auxquelles il faut réapprendre l'art de la conversation et le consentement à la fissure.

Le second axe, « La chair et l'esprit », consiste en des portraits de quelques femmes remarquables ou proches de la Révolution française, de ce siècle des Lumières auquel la réflexion de Julia Kristeva renvoie sans cesse. Ils permettent à la fois de cerner les caractéristiques de ces femmes d'esprit exceptionnelles qui étaient aussi de grandes séductrices, et de s'interroger sur la quête d'une certaine forme d'absolu, dont la lutte politique qui confine au sacrifice de sa propre vie, voire à l'exercice de la terreur, pourrait bien être un avatar de la passion maternelle.

Le troisième axe, « Une(s) femme(s) », c'est l'apport théorique qui sous-tend l'édifice. Des textes rares, certains introuvables, polyphoniques et polysémiques, qui s'échelonnent entre les années 1970 et aujourd'hui dans les Cahiers du GRIF et démontrent le talent protéiforme de la pensée kristévienne. Ainsi, en 1975, en plein féminisme triomphant, tout en reconnaissant les mérites historiques de ce mouvement, elle décortique les présupposés de la prétendue « identité féminine », elle met en avant, à côté de l'axe social et économique, l'axe symbolique, la fonction créatrice au féminin qui s'articule sur le sémiotique, le lien à la mère archaïque qu'il convient de ne pas refouler. Elle met en garde contre l'identification phallique au pouvoir politique et la tentation de sexualiser les productions culturelles qui échappent à toute classification. Elle se passionne pour les recluses pétries d'amour, ces « autres moi-même », les béguines et leur clôture, qui brodent inlassablement autour de la figure du Christ leurs

blasons de feu, ces métaphores de l'élan mystique qui traversent la consommation pour être.

L'ouvrage se conclut momentanément sur la nécessité d'un au-delà de la guerre des sexes, parce que parler des femmes, c'est aussi parler de ces autres que sont les hommes, parce que entre-temps, une seconde secousse a ébranlé le monde, un certain 11 septembre dont on ne cesse d'interroger les fondements et les ondes de choc.

Et maintenant, et aujourd'hui? Aujourd'hui, Julia Kristeva serait-elle en passe de devenir une institution? Les récompenses et les distinctions pleuvent. Présidente du Conseil national du handicap, lauréate en 2004 du premier prix Holberg créé par le Parlement norvégien pour récompenser les sciences humaines absentes du palmarès du Nobel, lauréate en 2006, à Brême, du prix Hannah Arendt pour la pensée politique, membre du Conseil économique et social, courant d'universités en colloques des deux côtés de l'Atlantique, et j'en passe... Julia Kristeva a su déjouer jusqu'ici les pièges narcissiques des apparences sociales, en se jouant et jouant de toutes ses mues. C'est que l'enjeu est ailleurs. Sous peu, une somme consacrée à Thérèse d'Avila et au feu de l'amour mystique, cette fusion de tous les amours, risquerait bien de voir le jour, en nous donnant nouvelle matière à penser, nous réservant une de ces fulgurantes surprises dont ce bel esprit a encore le secret...

Marie-Christine Navarro,
journaliste, auteure, professeure
associée à l'université américaine de Paris.

Petit guide à l'usage des lectrices et des lecteurs

Marie-Christine Navarro – Vous vous méfiez des systèmes, et dans la trilogie *Le Génie féminin* (*Arendt, Klein, Colette*) (Fayard, 1999-2002), vous écrivez qu'au lieu d'une impossible « somme » sur le « deuxième sexe » qui parlerait au nom de « toutes les femmes » comme on a cru pouvoir le faire au nom de « tous les hommes », « tous les prolétaires » ou toute autre communauté, vous préférez une « musique faite de singularités, de dissonances, de contrepoints par-delà les accords fondamentaux ».

Alors, essayons de traiter de choses sérieuses par le jeu question-réponse. Serré, allusif, condensé ? Une partie de ping-pong ?

Julia Kristeva – On y va.

M.-C.N. – *Identité féminine et création ?*

J. K. – Ah, la création ! Jésus affirme que « Dieu les créa mâle et femelle », tandis que saint Paul

préfère dire que la femme était créée « de l'homme » et « pour l'homme », avant d'annoncer qu'« il n'y a plus ni juif, ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme ». Avec beaucoup d'humour et de bon sens, Hannah Arendt conclut que Jésus était un homme politique, tandis que Paul se posait en homme du salut. La philosophe préférerait de loin penser les impasses et les joies humaines en termes politiques, plutôt que d'envisager des solutions unisexes ou hors-sexe qui suppriment les différences. Moi aussi.

Toute créativité ici-bas me paraît être une expérience politique (au sens de Jésus et de Arendt), et elle commence à deux – homme et femme – pour s'épanouir éventuellement dans un kaléidoscope de singularités plurielles. Ceci explique que le « soi » lui-même, quand il est un tant soit peu créateur, c'est-à-dire capable d'une « mort à soi », se découvre forcément bisexuel. Au moins.

M.-C.N. – *Les femmes et l'avant-garde ?*

J. K. – Le terme militaire a fait long feu, mais ce feu a réussi à faire éclater la part du néant dans la création même: je pense à Mallarmé, Lautréamont, Dada, les surréalistes. Remarquez, en termes de cohabitation avec le néant, Maître Eckart et Thérèse d'Avila étaient déjà d'avant-garde. Cet état de guerre qu'est la vie de l'esprit s'avère plus difficile pour une femme

qui a tendance à osciller entre amères mélancolies et exténuantes exaltations maternelles, mais semble moins à l'aise dans les provocations et le scandale. Virginia Woolf emporte les ondulations de ses sens et son anglais rêveur dans les eaux du suicide. Pourtant, Colette parvient à transformer l'éternelle déception féminine en une guerre du goût bien tempérée avec la langue française. En revanche, l'auto fiction et le hard sexe, qui se veulent aujourd'hui des zones à risques, ne survivent qu'en produits de marketing.

M.-C.N. – *La castration ?*

J. K. – Un homme vit la castration, fût-elle symbolique, comme une émasculatation insupportable : comment faire autrement ? La plupart des femmes ne savent pas de quoi il s'agit, ou alors ça les précipite dans la folie. J'appelle donc « castration » une certaine manière d'apprivoiser la castration, le manque : et avec ça, le féminin. C'est aussi rare, souhaitable, désirable et impossible que la quadrature du cercle. Quelques saints et de rares génies y arrivent : Joyce, par exemple. La « castration » pourrait être aussi la formule magique du couple, quand il tient dans le temps : à chacun des protagonistes sa castration.

M.-C.N. – *Les religions « mettront le feu au XXI^e siècle » ?*

J. K. – C'est déjà fait. Les voitures piégées font au moins cinquante morts par jour en Irak. Les kamikazes font exploser les autobus israéliens, les ripostes « chirurgicales » de Tsahal liquident des innocents. Les femmes afghanes s'immolent par le feu, car les burkas n'ont pas le droit à la parole dans le pays des talibans qui cultivent l'opium – du peuple et des trafiquants – sous le contrôle des forces alliées. Le nucléaire iranien réunit les négationnistes, européens et musulmans, de la Shoah. Les néoconservateurs de la Maison-Blanche « se réjouissent » (je cite) de la pendaison de Saddam Hussein et, à l'envers symétrique, le colonel Kadhafi déclare trois jours de deuil national. La Tchétchénie, le Darfour, la Somalie...

La question n'est plus de savoir si ça va s'arrêter. Mais si ça va continuer à doses dispersées, que le spectacle banalise et digère. Ou bien si le conflit nucléaire...

Est-ce la faute des religions, de l'économie, des politiques ?

La volonté de puissance, où qu'elle se manifeste, est une religion qui, non contente de créer des liens de soumission, ligote la pensée comme art de *mise en question*. D'où la question ultime: la pensée qui, en définitive, abolit la peine de mort, pourra-t-elle empêcher l'œuvre de la mort? Tout en renouvelant les liens ?

M.-C.N. – « *Soyez étranger à vous-même. Apprenez à être Autre* » ?

J. K. – Vous l'avez remarqué? Plus on stigmatise l'« exclusion », plus on se barricade dans le culte de l'identité personnelle et communautaire. Les nomades déboussolés du monde globalisé caressent la nostalgie du « chez-soi », du passé, de la tradition. Bref, de l'appartenance: chacun veut « en » être. De quoi? N'importe. Je ne *suis* pas, mais *j'en* suis.

On est « on » quand on a peur de « je »: car, d'un savoir inconscient, infernal, inadmissible, *je* sais que *je* est un *autre*. L'enfer, ce ne sont pas les autres: l'enfer, c'est l'autre en moi que je n'ose pas penser. Et pour tous les êtres parlants, hommes ou femmes, le féminin est le premier autre qui peine à se faire entendre.

Or, la ruse du xx^e siècle aura été de faire du féminisme un des moments forts de l'émancipation, avant de s'apercevoir que cette dernière variante de la dialectique binaire est un piège insoluble: le bien ou le mal? l'infini ou le fini? le maître ou l'esclave? l'abstrait ou le concret? l'homme ou la femme? Le monde duel n'a pas de solution autre que la guerre perpétuelle. Changeons donc de logique.

Ni même, ni autre: l'univers pluriel est fait de singularités incommensurables. Et bien qu'elle s'enracine dans la dualité sexuelle biologique, chaque personne invente dans son intimité un sexe spécifique.